HAL
open science

Voulay-vous éc(h)opoétizay aveck moy ?

Bénédicte Meillon

To cite this version:

Bénédicte Meillon. Voulay-vous éc(h)opoétizay aveck moy ?. Ecozon@. European Journal of Literature, Culture and Environment, 2020, 11 (2), pp.17-25. 10.37536/ECOZONA.2020.11.2.3502 . hal-03204735

HAL Id: hal-03204735

https://univ-perp.hal.science/hal-03204735v1

Submitted on 21 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Voulay-vous éc(h)opoétizay aveck moy ?

Bénédicte Meillon
Université de Perpignan Via Domitia, France
benemeillon@gmail.com

DOI: HTTPS://DOI.ORG/10.37536/ECOZONA.2020.11.2.3502

Résumé

L'émergence d'un vif intérêt en France pour l'écocritique prête à débat quant à de potentielles spécificités françaises dans ce champ d'études. Nombre d'universitaires francophones se sont emparés du terme « écopoétique ». Certain.es revendiquent une attention plus fine portée à la texture poétique de la littérature, contrairement aux anglophones qui resteraient selon eux plus focalisés sur des aspects idéologiques et thématiques de la littérature environnementale. En m'appuyant sur ma propre expérience liminaire en tant qu'universitaire bilingue et biculturelle, et ayant été formée aux études anglophones à l'Université française mais avec un socle de lectures émanant surtout sur la culture anglophone, je propose ici un essai sous forme de récit, où j'entretisse les divers fils culturels avec lesquels j'ai appris à composer. Je cherche ainsi à démêler les influences multiculturelles enchevêtrées dans mes travaux de recherche en écopoétique et écoféminisme, autre courant écocritique qui fut largement ignoré en France, soudain en vogue aujourd'hui. En outre, cet essai dessine certaines des tendances et initiatives récentes et pionnières en France qui rassemblent les universitaires et divers réseaux autour de l'écocritique francophone, actuellement en plein essor. Pour finir, j'éclaire certains des travaux entrepris au sein de l'atelier d'écopoétique, d'écocritique et d'écoanthropologie de l'Université de Perpignan Via Domitia, à présent baptisé OIKOS, et je synthétise les lignes directrices dont nous pensons qu'elles peuvent déboucher sur une recherche novatrice.

Mots clés: Ecopoétique, écocritique, écoféminisme, francophone, anglophone.

Abstract

The recent French surge of interest in ecocriticism has sparked interesting debates about whether there might be a French specificity in the field. Foregrounding the use of the term "ecopoétique," some have argued that Francophone academics focus less on the thematic and ideological aspects of environmental literature than Anglophone scholars do, to better scrutinize the poetic fabric of the text. Relying on my own liminal experience as an academic with a bicultural background, trained in English studies mostly in France but with readings predominantly form the English-speaking world, I present a piece of semi-narrative writing, drawing connections between various cultural threads that I have learned to braid. I tease out some of the influences that have come together to determine my cross-cultural practice of research in ecopoetics and ecofeminism—another ecocritical movement that was largely ignored in France until just recently and is now blooming. Furthermore, this essay delineates some of the leading initiatives and trends that have emerged in the past few years, bringing together various Francophone scholars and networks that have greatly contributed to the blossoming of ecocriticism in French academia. Finally, I cast light on some of the work carried out by the University of Perpignan Ecopoetics, Ecocriticism, and Ecoanthropological workshop, now called OIKOS. I draw out the guiding principles and perspectives that we believe can bring about innovative developments in the field.

Keywords: Ecopoetics, ecocriticism, ecofeminism, francophone, anglophone.

Resumen[1]

El surgimiento de un fuerte interés por la ecocrítica en Francia abre un debate sobre las potenciales especificidades francesas en este campo de estudios. Numerosos investigadores franceses se han apoderado del término « ecopoética ». Algunos reivindican una atención más elaborada a la textura poética de la literatura, a diferencia de los anglófonos quienes seguirían, según ellos, focalizados en aspectos ideológicos y temáticos de la literatura medioambiental. Ayudándome de mi propia experiencia liminal como investigadora bilingüe y bicultural, y habiéndome formado en estudios anglófonos en la universidad francesa, pero con una base de lecturas mayoritariamente de cultura anglófona, propongo aquí un ensayo bajo forma de relato en el que entretejo los diversos hilos culturales con los que he ido elaborando mi investigación. Intento así desenredar las influencias multiculturales entremezcladas en mis trabajos en ecopoética y ecofeminismo, otra corriente ecocrítica que fue ampliamente ignorada en Francia, pero rehabilitada y en boga desde hace poco. Además, este ensayo esboza algunas de las tendencias e iniciativas recientes y pioneras en Francia que reúnen investigadores y diversas redes alrededor de la ecocrítica francófona, hoy en pleno auge. Para acabar, destaco algunos de los trabajos emprendidos en el taller de ecopoética, ecocrítica y ecoantropología de la Universidad de Perpignan Via Domitia, ahora bautizado OIKOS, y sintetizo las directrices que puedan, desde nuestro punto de vista, desembocar en una investigación innovadora.

Palabras clave : Ecopoética, ecocrítica, ecofeminismo, francófono, anglófono.

Nous autres, grenouilles, sommes réputées à l'étranger pour certaines particularités. L'une d'entre elles, perceptible dans le clin d'œil adressé dans mon titre à un roman de John Dos Passos, aurait trait à un certain sens de « la galanterie à la française », un ensemble de pratiques controversé et aujourd'hui ausculté par les féministes. Une autre particularité hexagonale relèverait d'une « exception française » d'ordre culturel. Partant de mon parcours personnel au carrefour des cultures anglophones et francophones, je souhaite retracer quelques itinéraires transatlantiques dans le champ de l'écocritique et de l'écopoétique. Tout en faisant quelques lacets sur les versants écoféministes de ce paysage, je présenterai quelques mutations, hybridations et échanges que j'ai pu appréhender au fil d'une pratique d'une vingtaine d'années sur les sentiers de l'écopoétique. L'histoire que je propose ici ne sera donc pas portée par les vagues ou les courants que d'autres ont pertinemment sondés (Buell, Adamson, Slovic, Spretnak, Gaard). Néanmoins, en invitant à arpenter dans mon sillon quelques chemins de traverse reliant les milieux intellectuels francophones aux études anglophones, je scruterai la tectonique des plaques et les couches de sédimentation ou d'érosion que j'ai pu détecter dans les sols que nous occupons aujourd'hui de façon transcontinentale.

Ma découverte de l'écocritique, c'est à ma passion pour l'œuvre états-unienne de Barbara Kingsolver que je la dois. La porte d'entrée dans ce domaine m'a été poussée par l'écoféminisme, mouvance plurielle et protéiforme vers laquelle l'écriture Kingsolverienne m'entraîna. Sa plume ravivait les couleurs et les mots qui avaient irrigué ma pas-si-tendre enfance dans les paysages mythiques de l'Arizona. Vers la fin des années 90, je découvrais une mine d'or dont l'exploration serait le point de départ de ma carrière en tant qu'enseignante-chercheuse, tout en m'ouvrant des voies jusque-là impénétrables,

[1] Grand merci à Marie-Pierre Ramouche pour sa traduction espagnole de mon résumé.

permettant d'échapper aux toiles discursives patriarcales filées de partout. Vint Kristeva, dont la sémiotique libérait les phrasés d'une langue vive, d'une sève et de rythmes montant de la *chôra*, du corps de la mère. D'où, pour moi, jaillissaient les chants et les chorégraphies de la Terre. Cela légitimait mes propres grammaires débridées et poétiques que je « gestarticulais » en danse ou en mots. Par Kingsolver et ses sœurs écoféministes, je découvrais en même temps une pensée des viols de la terre et des phénomènes de résilience écosystémique et individuelle. Il existait des mots magiques : « *reclaim* », « *reempowerment* », « *sacred hoop* », des incantations faisant advenir voix et puissances féminines, écho-vocalisant celles de la Terre. De mes lectures glanées dans les territoires états-uniens, français et australiens, entre autres, s'élevaient des voix de femmes contre les assujettissements entremêlés de la « nature » et du « féminin », de toutes les formes du « sauvage », à une volonté de domination et d'exploitation patriarcales.

Lorsque je parlai d'écoféminisme à mon directeur de recherche (dans le cadre de mon mémoire de maîtrise), la chose ne trouva guère d'intérêt à ses yeux. Je fis valoir que le structuralisme n'offrait point les meilleurs prismes pour élucider la poétique de Kingsolver, résolument du côté du sensible et de l'intertextualité; que l'écoféminisme déployait des stratégies poststructuralistes, postmodernistes et postcolonialistes, tout en agençant un retour nécessaire du langage au corps et à notre *oikos*. S'il me semblait incontournable d'analyser chez cette autrice les processus aliénant les femmes et la nature au reste du monde humain (des sujets marginaux dans les courants littéraires alors en vogue), c'est parce que cela offrait des clefs pour réparer nos façons d'habiter le monde, tout en formulant des échos poétiques du vivant. Il s'agissait de réhabiliter le rôle organique d'une littérature terrestre au milieu de tout ce qui nous traverse. Reconnaître la « nature », comme les femmes, en tant que palimpsestes vivants intimait d'en étudier les mutations mythopéiques dès lors que des autrices en redevenaient les scribes. Dans mon corpus et mes recherches, l'art pouvait revêtir une double dimension, poétique et politique à la fois. J'invoquais le fait que le terme « écoféminisme » avait en premier lieu été forgé par une française, Françoise d'Eaubonne, et qu'il méritait en cela toute sa place parmi les approches académiques possibles.

À mesure que je faisais mes premiers pas de jeune chercheuse, je fus initiée à l'écocritique grâce à des américanistes chevronné.e.s. Les laboratoires de recherche du CAS à Toulouse, du CLAN (puis le CLIMAS) à Bordeaux, et l'AFEA (Association Française d'Etudes Américaines) furent parmi les premiers à fédérer en France des travaux interrogeant les liens entre nature et écriture (Cochoy, Gavillon, Granger, Grandjeat, Pughe, Specq, Suberchicot, Trotignon, etc.). Sous l'influence de l'association pionnière ASLE, suivie bientôt de sa petite sœur EASLCE, des américanistes adoptaient les paradigmes écocritiques pour arpenter les passerelles entre pensées environnementalistes et poétiques de la nature sous la plume, par exemple, de Rick Bass, Annie Dillard, Barry Lopez ou Gary Snyder. Imprégnées de l'amour de la langue et du souci pour la dimension proprement textuelle des langages littéraires, ces études alliaient aux questions thématiques, ontologiques et éthiques de fines analyses d'une poétique qu'il ne s'agissait plus d'arracher au vivant. Ainsi, dès les balbutiements de mes propres travaux

critiques, je fus armée de lectures, de savoirs et de méthodologies pointues héritées de mes mentors. Cela permettait de convoquer la narratologie, la sémiologie, la stylistique et la linguistique (qui occupaient une place centrale dans nos solides cursus) pour faire affleurer les effets de sens d'un texte et les bruissements d'une langue inflorescente, en prise avec son dehors, qui pousse des naturecultures d'où elle s'élance et s'énonce, pour mieux les fertiliser en retour.

Allant et venant au cours de mes études entres les Etats-Unis et la France, je constatais que, privilégiant les approches textualistes, les Français affichaient un certain dédain pour tout ce qu'ils rejetaient dans un même panier sous l'étiquette des *cultural studies*, jugées peu dignes de noblesse par les tenants d'une critique à la française. La pensée française fut en outre longtemps imprégnée par un antiaméricanisme virulent, certain.e.s abhorrant toute production émanant des Etats-Unis. Des contributions spécieuses (Ferry) ayant entravé les réflexions écologiques, déformant et discréditant les idées au cœur de l'écologie profonde et de l'écoféminisme, les Français se montrèrent frileux envers ces courants. Pourtant, si les Lettres et Sciences Humaines en France ont longtemps boudé les questions écologiques, le XXIe siècle a lui opéré un brusque changement de cap, en mettant l'accent sur les questions environnementales et sur l'insaisissable concept de « nature » (Choné *et al.*). En raison du changement climatique et des problèmes liés à l'Anthropocène, les philosophes (Larrère, Latour, Stengers) et les anthropologues (Descola) francophones ont fait entendre leurs appels à des changements urgents de paradigmes, nous invitant à questionner nos épistémologies occidentales, notamment les présupposés opposant les concepts de « nature » et « culture », et rejoignant enfin en cela leurs pairs anglophones. Dans la lignée des travaux précurseurs menés sur la question animale (Despret), de nouveaux philosophes français se tournèrent vers la biodiversité (Maris) et la cohabitation multispécifique (Morizot). Des géographes (Berque, Blanc), des historiens (Chansigaud) et des juristes français (Cabanes) se spécialisèrent dans les questions environnementales, instaurant de nouveaux dialogues transatlantiques et explorant ce qui pourrait bien renaître de nos anciens rapports aux lieux, au langage, à la matière et au vivant.

Dans les Lettres francophones, le monde universitaire fut peu à peu gagné par ce nouvel intérêt pour la « nature ». Malgré les travaux explorateurs de Kenneth White en « géopoétique » (conçue à la fin des années 1980 comme moyen de repenser les relations des humains avec une Terre malade), la critique littéraire francophone assume depuis relativement peu les approches environnementales. Au début du XXIe siècle, Bertrand Westphal proposa le terme « géocritique », sensé promouvoir des travaux axés sur la représentation littéraire de l'espace géographique. Au tournant du siècle dernier, au Québec, des universitaires comme Stéphanie Posthumus ou Rachel Bouvet ont grandement contribué au développement de l'écocritique et de la géopoétique. En France, la dernière décennie a connu un essor fulgurant du nombre d'études, de collectifs et d'événements écopoétiques et écoféministes, l'écoféminisme étant progressivement mieux compris dans sa diversité et moins confondu avec une nouvelle forme d'essentialisme (Burgart-Goutal, Hache, Lauwers, Le Donné).

Il aura ainsi fallu attendre près de vingt ans avant que les « chercheureuses » francophones, au-delà des Canadiens et des anglicistes, abordent sérieusement l'écocritique, l'écoféminisme et l'écopoétique. Au début des années 2010, quelques spécialistes fondèrent d'abord le Portail des Humanités Environnementales, dédiant une page à l'écocritique mais qui cessa rapidement d'être alimentée. L'Université d'Angers mit en place un programme régional sur trois ans (« EcoLitt » 2014-2017), porté par Anne-Rachel Hermetet, visant à développer la recherche en écocritique française et dans la littérature de jeunesse. S'intéressant aux existences animales, la zoopoétique apparut concomitamment en France comme un champ littéraire fécond (Simon, Macé, Bailly), avec notamment la création du programme *Animots* porté par Anne Simon. L'écopoétique végétale a par ailleurs suscité beaucoup d'attention (Bouvet, Ramade, Termite). Fondé en 2015 sous mon impulsion, l'atelier de recherche basé à Perpignan (UPVD), consacré à une écopoétique transdisciplinaire et adossé à un site internet, a largement œuvré pour le développement de ce champ dans le domaine francophone. Parallèlement, certaines maisons d'édition ont entrepris un travail de passeurs et de passeuses en publiant des traductions françaises de textes fondateurs pour l'écoféminisme et l'écopoétique (Cambourakis et Wildproject). Les territoires de la toile se sont eux aussi étoilés au fil de ces constellations émergentes, qui, pour tardives, apparaissent à présent à une allure fulgurante. Les revues en ligne et les sites dédiés à l'écopoétique et aux Humanités Environnementales vont pullulant, ainsi que les colloques, manifestations et publications (actualité que la veille scientifique de l'atelier perpignanais s'efforce de relayer). Le site Liter(n)ature, rattaché à l'Université belge de Gand, lancé en 2019 par Pierre Schoentjes et Riccardo Barontini, propose un réseau et des travaux pour une approche écopoétique de la fiction contemporaine française, italienne, germanophone et anglophone.

Cet intérêt pour une littérature réenchevêtrée dans une matérialité extradiégétique fournit de nouvelles grilles pour les textes francophones, désormais abordés par les prismes du paysage et de la géographie (Collot), de la poétique du lieu et de l'espace (Pinson, Schoentjes). Certain.e.s s'emparent du terme « écopoétique », pour souligner l'attention fine portée à la matière littéraire (Pughe, Chartier, Blanc, Meillon, Schoentjes). Si Pierre Schoentjes affirme dans le sillon de Stéphanie Posthumus qu'il s'agirait là d'une façon de se démarquer, les anglophones fouillant les thématiques davantage que les questions d'écriture, on peut se demander si cette prétention ne trahirait pas un attachement à la notion d'exception française, ou francophone. Cette position semble effectivement difficile à tenir eu égard aux travaux précurseurs de Mark Tredinnick ou encore de Scott Knickerbocker (exemplaire dans ses micro-lectures qui révèlent la texture sensuelle, matérielle, et sonore de la poésie). S'il est vrai que l'université française reste particulièrement tournée vers des approches stylistiques et textualistes de la littérature, là où les anglophones privilégient souvent les questions éthiques, phénoménologiques, et ontologiques, ces divergences tendent toutefois à s'éroder aujourd'hui, avec des méthodes transversales de plus en plus écopoét(h)iques. Pour ma part, si j'opte souvent pour le terme d'*écopoétique*, c'est non seulement pour rendre hommage aux travaux fondateurs anglophones (Bate), mais aussi pour la

polysémie de ses échos poét(h)iques, et encore parce que le terme demeure ouvert à des formes de *poièsis* autres que littéraires.

On peut regretter une tendance française à passer outre les apports des Anglosaxons. Il suffit de prêter un œil attentif aux références qui étayent les publications de Michel Collot ou Jean-Claude Pinson pour constater le peu de place accordée aux précurseurs outre-Atlantique, voire aucune à leurs consœurs, toutes nationalités confondues. De même Bruno Latour, dans *Face à Gaïa*, passe-t-il outre les avancées des écoféministes et écopsychologues états-uniens sur la figure de Gaïa (à peine quelques références laconiques au premier ouvrage de David Abram, traduit par Demorcy et Stengers). Est-ce pour ne pas risquer l'amalgame avec les courants néopaïens parmi les écoféministes, qui, comme le chamane Abram, revendiquent une spiritualité terrestre ? Ou parce que la philosophie ne saurait trafiquer avec l'écopsychologie ou avec ces mouvances écoféministes qui n'entrent dans aucune de nos cases disciplinaires institutionnalisées ? Le travail hétéroclite des écoféministes, délibérément hors-normes, au langage hétérologique, audacieusement poétique et politique à la fois, est souvent décrié en France. C'est le cas, notamment chez une intelligentsia de tradition masculine, où la pertinence des femmes en général paraît sujette à caution, et où toute association avec la notion de « sacré » semblerait presque mériter le bûcher.

Or, on peut se demander si la récalcitrance de certain.e.s envers toute forme de spiritualité (est-ce là encore une autre exception française ?) ne serait pas intriquée avec un manque de connaissance des textes écoféministes en question, largement plus subtiles, réflexifs et finement stratégiques que ce que d'aucuns voudraient bien leur prêter. Leurs façons poét(h)iques d'apprivoiser l'invisible et de réhabiliter le sensible et leur attrait pour la mythopée visent à rénover nos pensées et créer des pratiques de la reliance ; aussi ces penseuses mettent-elles depuis longtemps à mal nos dichotomies conceptuelles, les catégories hiérarchisantes érigées entre les êtres aussi bien qu'entre les discours et les disciplines (des points sur lesquels presque tout le monde s'accorde aujourd'hui pour revenir). S'il faut ici prendre en compte le manque de traductions, on comprend néanmoins l'agacement de Greta Gaard dénonçant le floutage des apports des écoféministes dans les humanités environnementales en général. On notera en revanche que, s'aventurant à réanimer la matière que les modernes s'étaient appliqués à rendre inerte, les nouveaux matérialismes (Bennett, Alaimo et Hekman, Iovino et Oppermann), y compris ceux portés par des écoféministes, semblent peu à peu gagner du terrain en France. Sans doute ce dialogue est-il plus aisé parce que le socle des nouveaux matérialismes repose avant tout sur la physique quantique (Barad), la biologie (Margulis, Wilson) et la biosémiotique (Wheeler), avec un discours scientifique nettement plus audible pour quiconque redouterait une régression vers des formes d'obscurantisme religieux. C'est à ces malentendus et ces réticences farouches que j'adresse en partie mon travail, dédié à une écopoétique contemporaine du réenchantement, à la notion d'« Anthropo(bs)cène », et au « réalisme liminal ». A travers un corpus anglophone et francophone poético-scientifique, réconciliant approches matérialistes et spiritualistes, je dégage des processus et des stratégies écopoét(h)iques liminales. Je démontre comment ces fictions écopoétiques débordent les cadres naturalistes, animistes, analogiques ou

totémiques pour écho-poétiser le chant du monde, nos paysages sonores, et les vibrations de la matière.

Les Européens et les Français ont élargi le champ de l'écopoétique à la prose, la danse, les arts visuels, la sculpture, le *street art*, l'architecture, etc. Ceci se reflète dans le programme éminemment transdisciplinaire et transmédial du colloque international de juin 2019 à Perpignan sur le réenchantement du sauvage urbain, ainsi que dans le dernier numéro d'*Ecozon@* (Hermetet et Posthumus). L'atelier de l'UPVD, dont le calendrier est rythmé par une conférence mensuelle, a tissé de nombreux projets pour faire avancer collectivement et dans la transversalité le domaine écopoétique, relayer les appels à contributions et fédérer et valoriser les travaux menés en France ou sur des corpus français. Faisant rhizome avec les forces vives engagées dans le domaine à travers nos territoires géographiques, linguistiques et disciplinaires, notre atelier d'écopoétique assure une veille scientifique en ligne. D'abord créé en 2015 par Margot Lauwers et moi-même, <ecopoeticsperpignan> a depuis migré vers un carnet Hypothèses. L'atelier soutient un réseau foisonnant, connecté par notre site et par une messagerie dédiée à l'actualité écopoétique. Une journée d'études en français (2017) et deux colloques bilingues, d'envergure internationale (2016, 2019), se sont tenus à Perpignan, avec des retombées pérennes sous forme de publications, d'entretiens, des vidéos accessibles en ligne et des partenariats divers. Notre collectif a en outre fait sortir de terre un chaudron pour « sœurcières », où faire grenouiller de nouvelles potions écopoétiques, des bouillons de sentirs et de pensée aux pouvoirs magiques, qui réagencent nos perceptions, nos pratiques et qui ré-empuissantent nos imaginaires (Adrahane, Clavel, Lauwers, Meillon, Moutel, etc.). Mues par des démarches réflexives et sensibles, nous concoctons des projets hybrides qui font bouger les lignes entre recherche et création, alliant pratiques écopoétiques multimédias et théories analytiques. Nous sommes engagé.e.s dans la dissémination de nos résultats hors les murs de l'Université et au-delà des cloisonnements érigés par des habitudes disciplinaires.

Le 7ième Congrès d'EASLCE organisé par Franca Bellarsi à Bruxelles avait déjà fourni l'occasion idéale, par le biais de notre réseau, pour attirer les collègues francophones vers la formidable ruche européenne, dont le bourdonnement semblait soudain plus doux aux oreilles francophones des non-anglicistes. Depuis, *Ecozon@* et EASLCE accueillent de plus en plus de contributions francophones, remarquablement peu nombreuses les premières années. Après le Congrès de 2020 qui sera accueilli à Granada par Margarita Carretero González, Perpignan sera potentiellement la prochaine université hôte, dessinant un nouvel horizon pour consolider davantage encore les liens entre les universitaires francophones et nos homologues européens et d'Amérique du Nord.

Article reçu 31 décembre 2019 Article lu et accepté pour publication 15 août 2020

Oeuvres citées

Besson, Françoise. *Ecrits et cris de la terre dans le monde anglophone*. *Caliban*, Presses universitaires du midi. No.1, 2019.

Blanc, Nathalie, Denis Chartier, et Tom Pughe. *Littérature & écologie : Vers une écopoétique*. *Ecologie & politique,* vol. 36, no. 2, 2008.

Bouvet, Rachel. *Vers une approche géopoétique : Lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.-M.G. Le Clézio*. Presses Universitaires du Québec, 2015.

Choné, Aurélie, Isabelle Hajek, et Philippe Hamman. *Rethinking Nature: Challenging Disciplinary Boundaries*. Routledge, 2017.

Collot, Michel. *Pour une géographie littéraire*. Editions Corti, 2014.

Granger, Michel et Tom Pughe, Dirs. *Ecrire la nature. Revue Française d'Etudes Américaines*, Editions Belin, no. 106, 2005.

Gaard, Greta. "Ecofeminism Revisited: Rejecting Essentialism and Re-Placing Species in a Material Feminist Environmentalism." *Feminist Formations*, vol. 23, no. 2, 2011, pp. 26–53.

Hermetet, Anne-Rachel et Stéphanie Posthumus, éditrices. *Ecological In(ter)ventions in the Francophone World. Ecozon@*, vol. 10, no.2, 2019.

Jaquier, Claire. « Écopoétique, un territoire critique. » *Fabula, la recherche en littérature*. www.fabula.org/atelier.php?Ecopoetique_un_territoire_critique, 2015. Accès 7 janvier 2016

Meillon, Bénédicte. « Toutes ces femmes qui vivent en moi. » *Penser et agir l'écologie politique, Ecorev*, vol. 47, 2019, pp. 171-4.

---. « Le chant de la matière pour désensorceler les modernes: vers une écopoétique du réenchantement à travers quelques romans des Appalaches », *Transtext(e)s Transcultures*, vol. 13, 2018.

Meillon, Bénédicte et Margot Lauwers. Dirs. *Lieux d'enchantement : Approches écocritiques et écopoét(h)iques des liens entre humains et non-humains. Crossways Journal,* vol. 2, no.1, 2018.

---. « Avez-vous dit 'sœurcière' ? » Conférence-performance et exposition photographie-danse-poésie. Mars 2020, Perpignan. Vidéo accessible en ligne : https://ecopoetique.hypotheses.org/5937

Pinson, Jean-Claude. *Habiter en poète: Essai sur la poésie contemporaine.* Champ Vallon, 1995.

Posthumus, Stéphanie. « État des lieux de la pensée écocritique française. » *Ecozon@,* vol 1, no.1, 2010, pp. 148-54.

---. *French Écocritique: Reading Contemporary French Theory and Fiction Ecologically.* University of Toronto Press, 2017.

---. Écocritique en français au Canada. *The Goose. Tenth Anniversary Edition,* vol. 14, no 2, 2016, pp. 37-9.

Posthumus, Stéphanie and Daniel Finch-Race, eds. *French Ecocriticism: From the Early Modern Period to the Twenty-First Century.* Peter Lang, 2017.

Posthumus, Stephanie and Rachel Bouvet. "Eco- and Geo- Approaches in French and Francophone Literary Studies." *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology*, edited by Hubert Zapf, De Gruyter, 2016, pp. 385-412.

Pughe, Thomas. « Réinventer la nature : Vers une éco-poétique ». *Études anglaises*, vol. 58, no. 1, 2005, pp. 68-81.

Schoentjes, Pierre. *Ce qui a lieu : Essai d'écopoétique*. Wildproject, 2015.

Slovic, Scott. "Seasick Among the Waves of Ecocriticism." *Environmental Humanities: Voices from the Anthropocene*, edited by Serpil Oppermann and Serenella Iovino, Rowman & Littlefield, 2017, pp. 99-111.

Spretnak, Charlene. « L'écoféminisme : nos racines et notre épanouissement. ». Trad. de Bénédicte Meillon. *Penser et agir l'écologie politique, Ecorev*, vol. 47, 2019, pp. 183-200.

Suberchicot, Alain. *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*. Champion, 2012.

Tredinnick, Mark. *The Land's Wild Music: Encounters with Barry Lopez, Peter Matthiessen, Terry Tempest Williams and James Galvin*. Trinity University Press, 2005.

White, Kenneth. *Le Plateau de l'Albatros : Introduction à la géopoétique*. Grasset, 1994.

Sitographie

https://ecopoetique.hypotheses.org/
https://www.institut-geopoetique.org/fr/
https://humanitesenvironnementales.fr/
https://animots.hypotheses.org/9463
http://ecolitt.univ-angers.fr/fr/index.html
https://www.literature.green/